

Quelques notes sur la bande algonquine ontchatarounounga (onontchataronon) de la vallée de l'Outaouais

James F. Pendergast

Chercheur associé,
Musée canadien des civilisations,
Hull

Traduit de
l'anglais par
Pierre Dumais

DANS UN RÉCENT ARTICLE, je faisais le point sur certains problèmes qui freinent encore le développement des études concernant les Iroquoiens du Saint-Laurent (Pendergast 1996 : 53). Le présent texte se penchera sur l'un de ces problèmes, soit le besoin de vérifier l'hypothèse que les Algonquins onontchataronons de la rivière des Outaouais aient été associés aux Iroquoiens du Saint-Laurent dans l'est de l'Ontario, avant la disparition de ces derniers vers environ 1580.

Mon article de 1996 se basait surtout sur des reconstitutions ethnohistoriques modernes effectuées par des chercheurs des XIX^e et XX^e siècles. À partir de ces données, je localisais les Onontchataronons dans le bassin hydrographique de la rivière South Nation où, tel que je le suggérais, ils pourraient avoir été en contact avec les Iroquoiens du Saint-Laurent dans la mesure où ces deux groupes auraient été contemporains. Le présent texte se limitera exclusivement à l'étude des sources primaires ethnohistoriques, cartographiques et linguistiques du XVII^e siècle concernant les Onontchataronons. De cette façon, on pourra éviter les erreurs et les déformations sur les bandes algonquines qui ont été introduites dans les récits spéculatifs ou de seconde main émanant de chroniqueurs anciens : on peut éliminer par exemple le récit de Lescarbot, en 1609, qui parlait de son association avec Champlain à Port-Royal en 1607-1607 (Grant 1907-1914, 3 : 114, 117, 267-268), de même que le compte rendu de Perrôt sur son expérience de gouverneur de Montréal (1670-1683) [Blair 1911 : 42-47 ; Kellog 1923, 1 : 288-293 ; La Potherie 1753, 1 : 288-294] et les écrits de Charlevoix, datant de 1744, sur ses expériences en Nouvelle-France entre 1705 et 1709 et entre 1720 et 1722 (Shea 1870, 2 : 127-128 ; Kellog 1923). Aucun de ces auteurs n'a eu de contacts directs avec les Onontchataronons. Le fait de se pencher isolément sur les sources primaires sera l'occasion pour nous d'étudier le sujet sans qu'il soit nécessaire de

soupeser le mérite relatif d'hypothèses non vérifiées émises par certains chercheurs des XIX^e et XX^e siècles dans leurs travaux de synthèse sur les sources primaires et sur certains éléments d'information issus des récits des chroniqueurs anciens. De plus, certaines données archéologiques actuelles sur les Iroquoiens du Saint-Laurent seront utilisées et mises en relation avec les sources primaires¹.

LES SOURCES PRIMAIRES

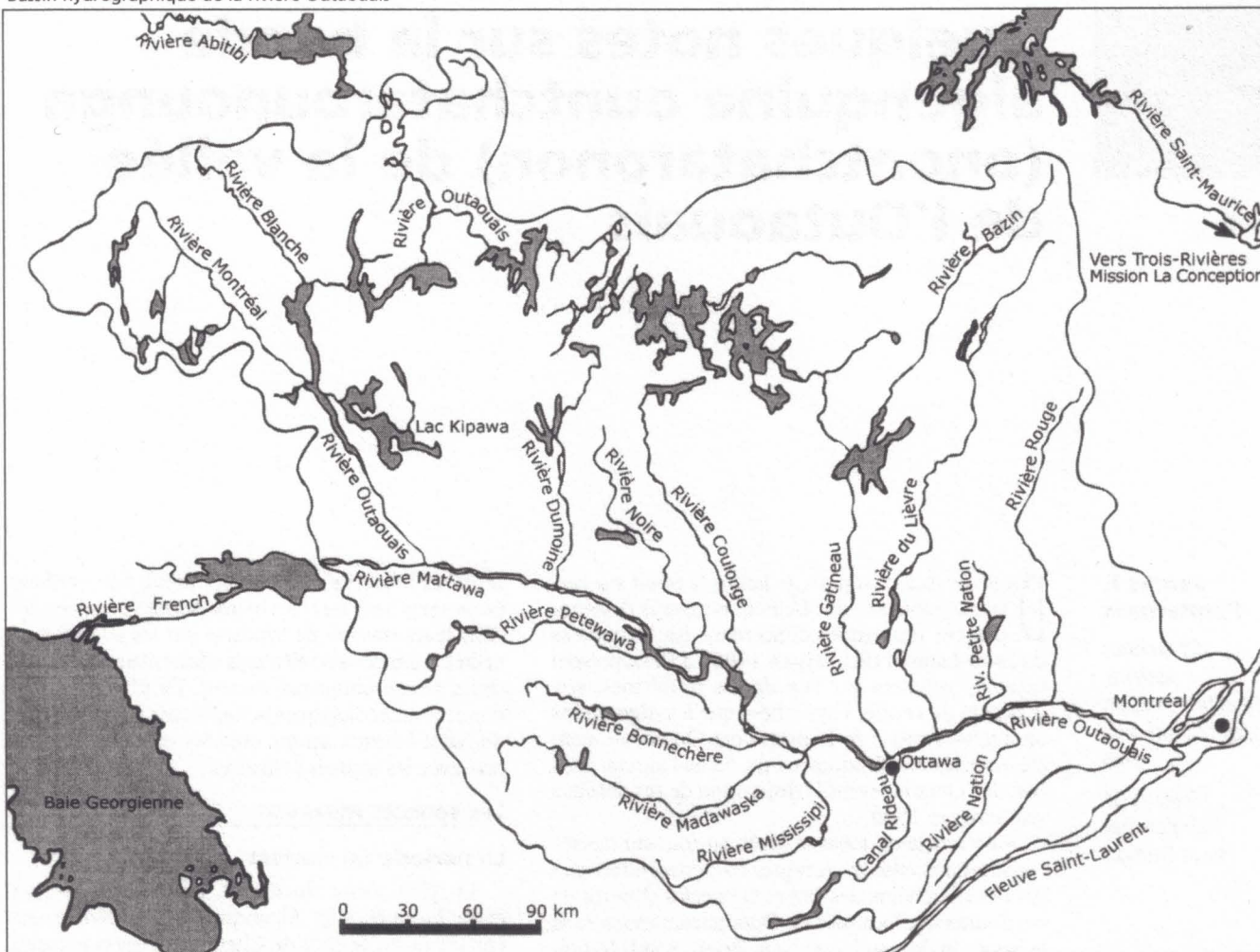
La période du contact

Le plus vieux document relatant un contact entre Européens et Algonquins de la rivière des Outaouais est le récit de Champlain, selon lequel il aurait rencontré à Tadoussac, en 1603, une bande algonquine non identifiée ainsi que son chef nommé Besouat (Tessouat) (Biggar 1922, 1 : 108). Plus tard, en 1608, Champlain faisait la connaissance du fils du chef algonquin Iroquet. L'année suivante, en 1609, c'est à l'embouchure de la rivière Batiscau que l'explorateur joignait une troupe armée composée d'Onontchataronons du chef Iroquet ainsi que de Hurons de la tribu des Arendahronons (du Rocher), « appelez Ochateguins », sous le commandement de leur chef Ochasteguins. Cette troupe se préparait à aller attaquer les Iroquois mohawks au lac Champlain (Biggar 1925, 2 : 68-70, 109-119 ; 1932, 4 : 66-69). En 1610, les guerriers de ces deux mêmes groupes aidèrent Champlain à infliger la défaite à un groupe de Mohawks près de l'embouchure de la rivière Richelieu (Biggar 1925, 2 : 68-71, 122-128). En 1611, sur l'île de Montréal, Champlain reçoit la visite d'Algonquins et de Hurons, dont le chef Iroquet qui habite « à quelque quatre-vingt lieues » des rapides de Lachine (Biggar 1925, 2 : 206).

Les premiers Européens à avoir côtoyé les bandes algonquines dans leur territoire de la vallée de l'Outaouais furent les truchements (interprètes) de Champlain. Ceux-ci étaient de jeunes Français que

Carte 1

Bassin hydrographique de la rivière Outaouais



l'explorateur envoyait chez les autochtones avant de leur rendre visite lui-même, afin qu'ils apprennent la langue, qu'ils entretiennent de bonnes relations avec les bandes et qu'ils encouragent le commerce. Dans cet ordre d'idées, ils devaient faciliter l'utilisation de la rivière des Outaouais comme axe commercial vers l'intérieur des terres. Les expériences de ces interprètes sont à la source des premières informations concernant l'identité et la localisation des foyers géographiques de ces bandes algonquines. Malheureusement, à l'exception des « Mémoires » de Jean Nicolle qui avaient été consultées par le père Paul Le Jeune avant qu'elles ne soient perdues pour de bon (Jeanen 1996 : 116), les truchements ne laissèrent aucun témoignage écrit de leurs expériences. Néanmoins, il semble à peu près certain que certaines des informations qu'ils ont recueillies furent incorporées dans les récits de voyage de Champlain et de Sagard sur la rivière des Outaouais en 1613, 1615-1616 et en 1623-1624. Il en va de même pour certaines des relations des jésuites, en particulier celle de Le Jeune datant de 1640.

Le premier truchement qui rendit visite aux Algonquins de l'Outaouais était un jeune Français, probablement Étienne Brûlé (Jurgens 1966), qui passa une partie de l'hiver de 1610-1611 dans un lieu indéterminé avec Iroquet, le chef de la bande algonquine onontchatarounounga (onontchataronon), et une autre

partie avec la tribu huronne des Arendharonons (Rocher) [Biggar 1925, 2 : 68-71, 123-128, 138-142 ; 1932, 4 : 117 ; JR 20 : 19].

Sources documentaires

En mai 1613, Champlain partit de Québec à destination de la « Mer du Nord » (baie James) que Nicolas Vignau prétendait avoir visitée avec un groupe d'Algonquins kichesipirinis au cours de l'hiver de 1611-1612. L'expédition de Champlain comprenait, en plus de lui-même, quatre truchements et un interprète nommé Thomas « ... qui entendoit bien la langue » (Biggar 1925, 2 : 255-259, 287-290 ; 1932, 4 : 154-158, 186), ainsi que Vignau qui avait hiverné chez les Kichesipirinis de l'île Morrison. En remontant la rivière, Champlain identifia les Ouescharinis (Petite Nation) et les Matou-ouescharinis. Au portage du lac du Rat Musqué, il rencontra le chef algonquin Nibachis (Biggar 1925, 2 : 275) qui raccompagna l'explorateur jusqu'à la rivière des Outaouais, où il rencontra à son tour Tessouat, le chef des Kichesipirinis de l'île Morrison (Biggar 1925, 2 : 277 ; 1932, 4 : 176 ; Jury 1966). Champlain à ce moment-là ne nomme pas les bandes menées par Nibachis et Tessouat.

Dans le récit de son voyage de 1615 sur cette même rivière, à destination de la Huronie, Champlain ne fait pas mention de bandes algonquines. Plus tard, toujours en 1615, une troupe de guerriers onontchataronons dirigée par le chef Iroquet se joignait à un corps expéditionnaire huron dirigé par Champlain

Carte 2

Détail de la carte de Champlain de 1613, intitulée « Carte géographique de la Nouvelle France en son vray meridiien »



pour aller attaquer les Entouhonorons* au sud du lac Ontario (Biggar 1929, 3 : 65 ; Pendergast 1991).

Les témoignages les plus anciens d'un hivernement d'Algonquins de la rivière des Outaouais chez les Hurons datent de l'hiver de 1610-1611 lorsque Iroquet et Brûlé (?) allèrent vivre avec la tribu des Arendharonons (nation du Rocher), la plus orientale des tribus huronnes (Biggar 1925, 2 : 138-142). Les bandes algonquines qui avaient participé au raid dirigé par Champlain contre les Entouhonorons en 1615 hivernèrent quant à elles chez les Hurons Atignouaatitan (sic) (nation de l'Ours) à l'hiver de 1615-1616 (Biggar 1929, 3 : 94, 101 ; JR 9 : 259-261). À l'exception des Onontchataronons d'Iroquet, Champlain n'identifie pas ces bandes. Ces événements, en particulier le fait qu'Iroquet ait permis à Brûlé de rester avec lui pendant l'hiver de 1610-1611 ainsi que la remarque de Champlain quant au fait qu'un chamane huron avait soigné le fils blessé d'Iroquet, suggèrent que les bandes algonquines de l'Outaouais entretenaient depuis longtemps des relations amicales avec les Hurons.

Gabriel Sagard ne parle pas des bandes algonquines lorsqu'il emprunte l'Outaouais à destination de la Huronie en 1623. À

son retour l'année suivante, il mentionne seulement les Honque-norons (appellation huronne des Kichesipirinis) qui vivaient sur l'île Morrison et qui imposaient, à cet endroit, des droits de passage à ceux qui voulaient franchir les rapides à proximité, et en particulier aux Hurons (Sagard 1966 ; Wrong 1939 : 255).

Les *Relations des jésuites* introduisent plusieurs épellations pour les termes désignant les bandes algonquines rencontrées par Champlain et Sagard. Le passage dû au père Paul Le Jeune, dans la relation de Vimont pour l'année 1640, fournit la liste la plus complète des bandes algonquines de l'Outaouais par leurs noms algonquins et par lieux géographiques. Le Jeune mentionne ainsi que les Ountchatanouroungas (Onontchataronons) vivaient au sud des Kichesipirinis, « les sauvages de l'Isle [Morrison] » (JR 18 : 229 ; Pouliot 1966 ; Provost 1966).

La bande ountchatarounounga mentionnée par Le Jeune est désignée par le terme « Ounatchataronon » dans la relation de 1640-1641 (JR 20 : 259), mais, par la suite, le missionnaire l'appelle le plus souvent « Iroquet ». La désignation « Onontchataronon » (JR 21 : 117), d'épellation iroquoise, devient par contre le nom le plus communément utilisé par les jésuites. Dans sa relation de 1647, le père Jérôme Lalemant enlève tout doute possible sur le fait que cette bande algonquine était aussi parfois désignée par les Français comme étant « ceux de la

* [N.d. T.] Entouhonorons est sans doute l'appellation huronne des Oneidas (Campisi 1978 : 490).

Détail de la carte de Bourdon, env. 1641, intitulée « Nouvelle France »



La relation de 1642 du père Bathélémy Vimont raconte qu'en août 1642, deux mois après la fondation de Ville-Marie, deux chefs algonquins non identifiés avaient dit à Maisonneuve qu'ils « estoient de la nation de ceux qui avoient autrefois habité cette Isle [Montréal] » (JR 22 : 215-217). Il est pertinent de souligner que cette prétention était faite par des Algonquins qui relaient des faits de l'histoire algonquine. Leur revendication, qui a été mentionnée plusieurs fois par des chercheurs depuis que Perrot (Blair 1911 : 42-47) et Charlevoix (Kellogg 1923, 1 : 228) en ont fait état, est bien connue. Néanmoins, on ne sait pas encore à quelle bande appartenaient ces gens, et beaucoup de confusion persiste à cet égard. Bien que Le Jeune mentionne

en 1637 que ce sont les Kichesipirinis qui avaient autrefois habité l'île de Montréal (JR 12 : 133), Jérôme Lalemant prétend, dans sa relation de 1645-1646, que c'étaient plutôt les ancêtres des Onontchataronons qui « ont autrefois habité l'Isle de Montréal, et qui semblent avoir quelque désir de la reprendre pour leur pais » (JR 29 : 147).

La désignation « iroquet » sur la carte de 1613 de Champlain, intitulée *Carte géographique de la Nouvelle France en son vray meridiien* (carte 2, tirée de Biggar 1925, 2 : pl. 1), constitue la première mention cartographique sur la bande des Iroquets ou Onontchataronons. Le mot « charioquet » se trouve au sud de ce qui pourrait être, sur la carte, l'île aux Allumettes, entre la rivière des Outaouais et le fleuve Saint-Laurent, dont les cours sont grossièrement tracés.

Par la suite, il y eut une succession de cartes dérivées de l'une ou l'autre des cartes de Champlain. On peut mentionner par exemple la carte *Nouvelle France* de Boisseau (1643), la carte *Le Canada* de DuVal (1653) et la carte *La Nouvelle France* de De Fer (1669). Ces produits dérivés indiquent simplement une présence algonquine le long de l'axe de l'Ontariens, sans nommer de bandes individuelles. La carte géographiquement plus réaliste de Bressani, *Nova Franciae Accurata Delineatio*, de 1657,



Détail de la carte de Bressani de 1657, intitulée « Nova Franciae Accurata Delineatio »

Carte 5

Détail de la carte de Sanson de 1656 intitulée « Le Canada ou Nouvelle France »



constitue une exception (carte 4). Il est significatif que Bressani y ait marqué « Tionnontate pop. » à la fois dans le cours inférieur de l'Outaouais et à la baie Georgienne. Nous y reviendrons plus tard.

La carte *Amerique Septentrionale* de Nicolas Sanson, datée de 1650 et inspirée des cartes de Champlain, ne fait simplement que localiser les « Algonquins » au nord de la « R. des Prairies ». Ses cartes ultérieures de 1656 et de 1657, intitulées *Le Canada ou Nouvelle France*, sont inspirées d'une bien meilleure base provenant des jésuites (Heidenreich 1988 : 81) et localisent quelques bandes algonquines. Ainsi, la carte de 1656 (carte 5) place les « Quionontateronons ou Petite Nat. » au nord du cours inférieur de l'Outaouais, à la tête du bassin hydrographique de la rivière Petite Nation, où l'on retrouve également les « Quionontater ou P.N. » sur la carte de 1657 (carte 6). Les

« Tonthataronons », sur sa carte de 1656, et les « Tonthatars », sur celle de 1657, qui sont localisés dans la région de l'actuelle ville de Kingston, font probablement référence aux Onontchataronons.

La carte manuscrite sans titre compilée dans les années 1690 par Claude de l'Isle (ANC, n° cat. 7940, H3/900/1700) comporte quelques cartouches contenant de longues annotations sur les Algonquins de l'Outaouais. Malheureusement, une partie de ces écritures est illisible. Cette carte, qui n'est pas reproduite ici pour des raisons de lisibilité, est une compilation d'informations recueillies au cours des années 1680, et qui seront reprises par le fils de De l'Isle, Guillaume, pour la confection de sa carte de 1703. Il semble bien que les informations concernant les Algonquins de l'Outaouais proviennent des *Relations des jésuites*, en particulier celles de Lalemant et de Le Jeune. La légende, placée entre le fleuve Saint-Laurent et

Carte 6

Détail de la carte de Sanson de 1657 intitulée « Le Canada ou Nouvelle France »



l'Outaouais, juste à l'est d'une rivière nommée « R. Par auton... » (?) (probablement l'axe des rivières Cataraqui-Rideau), est la suivante : « Ounountchatarounongak ou Onontchataronons Algonquins ou Nation d'Iroquet anciens habitants de Montreal entre la R. des prairies et celle de St. Laurent lon [?] Pays au Nord du Lac. »

Indices linguistiques

Les *Relations des jésuites* soulignent l'apparement linguistique entre les bandes algonquines de l'Outaouais : « Car quand bien les Mataouachkariens, Kinonchepirnik et 8es8eskariniens, ceux de l'Isle, & autres qui parlent l'idosme de la bas » (JR 24 : 269). Il s'agissait d'un dialecte ojibwa (Rhodes et Todd 1981 : 52-66 ; Speck 1915).

Les noms de bandes algonquines suivis du suffixe iroquoien *ronon* ou *hronon* (signifiant 'les gens') sont d'origine huronne. Certains noms de bandes utilisés par les Français semblent être d'origine algonquine mais ont été « iroquoïnisés » par les Hurons. « Onontchataronon » constitue un bon exemple d'un terme algonquin, « Ountchatarounonga » ou « Ountchatarounongak », qui a été iroquoïnisé par l'ajout du suffixe huron référant à une population (Lagarde 1987 : 428).

Indices archéologiques

Dans l'état actuel de la recherche, les assemblages archéologiques reliés aux Algonquins de l'Outaouais ne sont pas suffisamment distinctifs pour permettre de les attribuer de façon sûre à l'une ou l'autre des bandes particulières de la vallée de

l'Outaouais, ceci incluant les Onontchataronons (Mitchell *et al.* 1970 ; Mitchell 1975 ; Von Gernet 1993 ; Pendergast, observation personnelle 1989). Dans un précédent article (Pendergast 1996), j'ai émis l'hypothèse qu'un type singulier de poterie à parement court décoré d'impressions (fig. 1), trouvée sur des sites iroquoïens du Saint-Laurent dans l'est de l'Ontario et dans le nord de l'État de New York, pourrait être de facture algonquine onontchataronon. Ce type de poterie est en frappante minorité dans les ensembles céramiques des sites villageois de Prescott et de Summerstown, situés près de la tête de la rivière South Nation. Si l'on arrive à démontrer que cette poterie est d'origine algonquine, il s'agirait d'un nouvel exemple du phénomène d'adoption de traits technologiques iroquoïens, en particulier de l'industrie céramique, par des bandes algonquiennes vivant en périphérie du territoire iroquoien. On peut citer comme exemple le cas des Algonquiens de la rivière Hudson qui fabriquaient des répliques de poterie mohawk (Brumbach 1975 : 17-28 ; 1995 ; Jos. Diamond, comm. pers. 1995), de même que celui des Algonquiens de la rivière Connecticut qui copiaient la poterie des Iroquois de l'Est (Johnson et Bradley 1987) et celui des bandes algonquiennes de l'Outaouais qui imitaient la céramique huronne (Mitchell 1970).

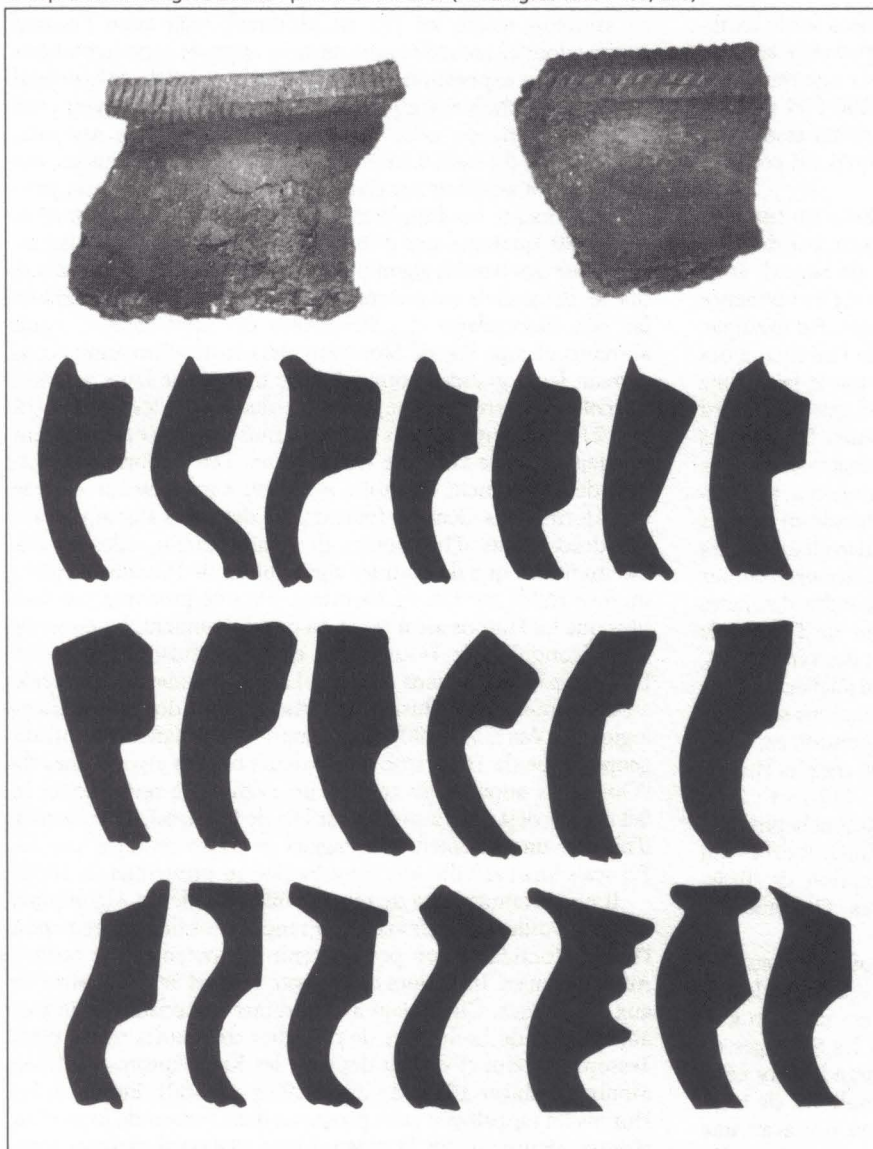
DISCUSSION

Sources documentaires

Champlain localise les Onontchataronons sur la rivière des Outaouais, à 80 lieues au-dessus des rapides de Lachine (Biggar

Figure 1

Exemples de tessons de bord de poterie à parement court décorée d'impressions. Rangées du bas : profils de rebords (Pendergast 1966 : 193, 230)



1925, 2 : 206) et Le Jeune dit qu'ils vivaient au sud des Kichesipirinis sur l'île Morrison (JR 18 : 229). La voie sinueuse de l'Outaouais, en passant par le portage du lac du Rat Musqué, représente environ 215 milles (345 km) de distance des rapides de Lachine. En utilisant une « lieue d'une heure de chemin », soit trois milles (Heidenreich 1978a : 104 ; 1978b : 9), cette distance équivalait à 71 lieues. Ceci s'accorde bien avec l'estimation de Champlain (80 lieues) et avec la localisation donnée par Le Jeune. Cette conversion contredit par ailleurs une localisation des Onontchataronons sur la rivière South Nation, laquelle se jette dans la rivière des Outaouais à la hauteur de Wendover, soit à 80 milles (128 km) ou approximativement 27 lieues des rapides de Lachine. Ces calculs rendent également improbable que les Onontchataronons soient cette bande non identifiée localisée par Champlain sur la rivière Gatineau, ou même les Weskarinis, une bande qui occupait la tête des rivières du Lièvre, Rouge et Petite Nation entre les années 1613 et 1642.

On ne sait pas pourquoi Champlain n'a pas nommé la bande qui était dirigée par le chef Iroquet. L'explorateur ne

fournit pas non plus de localisation précise pour la bande d'Iroquet au même titre que les autres bandes algonquines dont il fait mention. Cependant, il y a d'autres sources que les manuscrits de Le Jeune et de Champlain qui peuvent nous aider à localiser les Onontchataronons. Il s'agit des suivantes : a) le mot « charioquet » de la carte de 1613 de Champlain (Biggar 1925, 2 : face à la p. 1), qui se trouve au sud de ce qui semble être l'île Morrison, entre les tracés imprécis de l'Outaouais (la rivière des Prairies de Champlain) et du Saint-Laurent ; b) leur localisation sur l'axe des rivières Rideau-Catawaqui près du Saint-Laurent, d'où ils furent chassés par les Iroquois à un certain moment avant 1643 (JR 27 : 37) ; c) les légendes des cartes de Sanson de 1656 et de 1657 concernant les Tonthataronons et Tonthatars, qui localisent ces derniers à peu près au même endroit (voir cartes 5 et 6) ; et d) des récits plutôt indirects sur le fait que les Mohawks et les Oneidas auraient utilisé l'axe des rivières Rideau-Catawaqui pour aller guerroyer sur l'Outaouais, cela ayant eu pour résultat l'expulsion des Onontchataronons de leur territoire (JR 18 : 229 ; 22 : 93, 127, 249-250 ; 305 ; 25 : 105-115 ; Biggar 1925, 2 : 266-268 ; 1932, 4 : 221).

L'identité et les localisations géographiques des bandes algonquines de l'Outaouais par les jésuites représentent une accumulation de données de première main à partir de 1610, lorsque les truchements devinrent les premiers Européens à vivre chez ces groupes. La liste de 1640 de Le Jeune est le premier registre exhaustif, vraisemblablement en dialecte local, de noms de bandes composant le groupe que les Français appelaient les Algonquins supérieurs (JR 18 : 229 ; 24 : 191). C'est

également lui qui fournit les meilleures informations concernant la position relative des territoires des bandes algonquines et concernant la position de ceux-ci relativement au pays des Hurons arendharonons avant que ces derniers ne soient décimés ou dispersés par les Iroquois (JR 22 : 93, 127, 249-250, 305 ; 30 : 105-115). Le Jeune avait consulté Nicollet (JR 18 : 233) puisqu'il écrit que ce dernier lui a « donné les noms de ces nations [au nord des Grands Lacs] qu'il a visités luy mesme pour la pluspart » (JR 18 : 233 ; Hamelin 1966 ; Jaenen 1996 : 116-119) ; cela pourrait également s'appliquer aux bandes algonquines de l'Outaouais puisque Nicollet avait été associé à elles. Mais ce qui donne de la crédibilité aux listes de Le Jeune, c'est la certitude que celui-ci avait vu la carte de Ragueneau (JR 18 : 234-235), compilée à partir des expériences de ce dernier en Huronie à partir de 1637. Il y a aussi les expériences de Marsolet qui furent disponibles pour Le Jeune, du fait que cet interprète avait communiqué de l'information au père Charles Lalemant lors d'une hospitalisation pendant l'hiver de 1626-1627 (Vachon 1966). Le fait que Champlain n'ait pas, comme

Le Jeune en 1640, donné d'informations détaillées sur la localisation des bandes algonquines de l'Outaouais peut être attribué à la priorité pour lui, à ce moment-là, de trouver une route vers la baie James (Biggar 1925, 2 : 255, 260, 288, 290-294 ; JR 18 : 233). Il est aussi possible qu'il n'ait eu qu'un intérêt assez tiède pour les Algonquins de l'Outaouais, une fois qu'il eut contacté directement les Hurons.

Ces récits des Jésuites sont pertinents à plus d'un titre : ils fournissent un niveau de détail qu'on ne retrouve pas dans les descriptions plus anciennes de Champlain et de Sagard, et ils permettent de corriger certaines erreurs dues à l'inexpérience ou au manque d'intérêt des premiers chroniqueurs. Par exemple, les jésuites ont exclu les Quieunontatetonons de l'inventaire des bandes algonquines de l'Outaouais, éliminant par le fait même l'équivalence entre les Petuns et la Petite Nation que fait Sagard lorsqu'il nomme ces groupes en langue huronne. Les jésuites donnent « Ountchatarounonga » et « Ounontchatarounongak » comme synonymes algonquins d'« Onontchataronon », permettant ainsi de distinguer la désignation de cette bande en langues algonquienne et iroquoienne. Ils différencient dans leur liste les Ountchatarounongas (Onontchataronons) des Ouaouchkairinis (Weskarinis) en indiquant que ce sont deux bandes distinctes vivant dans deux territoires très éloignés l'un de l'autre, de sorte qu'il est improbable que ces termes soient des synonymes, que l'un soit un sous-ensemble de l'autre ou qu'il s'agisse de deux groupes ayant vécu au même endroit. Ces distinctions sont également confirmées par les listes des bandes algonquines, compilées par Le Jeune et Vimont, qui avaient hiverné chez les Hurons à la mission Sainte Élisabeth en 1641 (JR 21 : 117 ; 24 : 269) [les Mataouchkariniens, Onontchataronons, Kinonchepirini, Wewekariniens – Weskarinis – et les Kichesipirinis], et celles qui avaient trouvé refuge à la mission La Conception de Trois-Rivières pendant l'hiver de 1640-1641 (les Oukotoemis, Onontchataronons et plusieurs autres).

Les prétentions selon lesquelles les Algonquins auraient autrefois résidé sur l'île de Montréal sont rapportées par Le Jeune, par Vimont et par Jérôme Lalemant. La première mention à ce sujet, celle de Le Jeune en 1637, relate que « les Sauvages de l'Isle ont autrefois défriché, et tenu une bourgade vers cette montagne, mais ils l'ont quittée, étant trop molestés de leurs ennemis ; ils nomment encore ce lieu, l'Isle où il y avait une bourgade » (JR 12 : 133). La relation de Vimont pour 1642-1643 raconte qu'en août 1642, deux vieux chefs algonquins (Vimont ne précise pas leur affiliation à une bande particulière) déclarèrent à Maisonneuve « qu'ils estoient à la nation de ceux qui avoient autrefois habité cette Isle » (JR 22 : 215-17). Il faut souligner qu'ils parlaient d'une nation qui avait autrefois occupé l'île sans toutefois dire qu'il s'agissait d'une nation algonquienne. La description qu'ils font des « Bourgades remplies de tres-grande quantité de Sauvages » et le fait que leurs grands pères avaient « cultivé la terre en ce lieu-cy » jusqu'à ce qu'ils soient chassés par les « Hurons, qui pour lors nous estoient ennemis » ne semblent pas faire référence à un contexte culturel algonquin. Plus tard, après l'établissement de Ville-Marie, Jérôme Lalemant explique, dans sa relation de 1645-1646, que c'étaient les « Onontchataronons, dont les ancêtres ont autresfois habité l'Isle de Montreal, et qui semblent avoir quelque desir de la reprendre pour leur pais, tinrent ferme, et à leur exemple, les Mata8chkairini8ek » (JR 29 : 145-47). Si ces précisions sur les prétentions algonquines sont prises au pied de la lettre, il semble bien qu'il y eut plus d'une bande algonquienne de l'Outaouais qui

ait autrefois résidé sur l'île de Montréal, mais pour l'instant aucune donnée archéologique ne vient appuyer cette hypothèse.

Une autre explication de la revendication de l'île de Montréal par les deux chefs algonquins serait qu'il aurait pu y avoir chez les Algonquins de cette époque des descendants assimilés d'Iroquoiens du Saint-Laurent, incluant des Hochelaguais, qui demeureraient autrefois sur cette île (Biggar 1924). On peut penser que lorsque ces Iroquoiens furent décimés par les Hurons, vers 1580, quelques-uns d'entre eux pourraient avoir trouvé refuge chez des bandes algonquines de l'Outaouais. Si l'on admet que les deux chefs qui se sont adressés à Maisonneuve étaient en fait des descendants des Iroquoiens du Saint-Laurent ayant autrefois occupé l'île de Montréal, alors leurs affirmations concernant leurs grandes bourgades, de même que leurs activités agricoles intensives et une guerre perdue contre les Hurons (JR 22 : 215), deviennent plus crédibles puisqu'elles correspondent aux faits tirés de l'histoire iroquoienne. Peu importe la précision de ce fragment d'histoire sans doute iroquoienne ou que ces informations aient été fournies par des chefs algonquins ou des descendants d'Iroquoiens du Saint-Laurent, elles ne démontrent pas que des bandes algonquines de l'Outaouais aient un jour résidé sur l'île de Montréal. Elles ne prouvent pas non plus que les Hurons aient été, à un certain moment, les ennemis des Algonquins de l'Outaouais, quoique l'hostilité entre les Hurons et les Iroquoiens du Saint-Laurent pendant le ^{xv}e siècle ait été démontrée à plusieurs reprises par les données archéologiques (Warrick 1990). D'un autre côté, dans le contexte géopolitique de 1642, une ou plusieurs bandes algonquines de l'Outaouais auraient pu trouver un avantage à revendiquer le fait d'avoir déjà vécu autrefois sur l'île de Montréal, dans l'espoir d'obtenir un traitement avantageux et d'être protégés par les Français lorsque Ville-Marie fut fondée au printemps de 1642.

Il n'y a vraiment pas de raison pour laquelle les Algonquins auraient voulu négocier avec les Français leur déménagement à l'île de Montréal, sinon pour obtenir un traitement de faveur. Aussi tôt qu'en 1613, lors de sa visite au chef Tessouat sur l'île aux Allumettes, Champlain avait promis de construire un fort aux rapides de Lachine et de défricher de bonnes terres pour Tessouat si celui-ci voulait déplacer les Kichesipirinis à l'île de Montréal (Biggar 1925, 2 : 297 ; 1932, 4 : 180). En 1615, les Hurons lui rappelèrent cette promesse dans l'espoir de jouir d'un passage sécuritaire sur la rivière [des Outaouais], compte tenu de la peur qu'ils éprouvaient pour leurs ennemis (Biggar 1929, 3 : 172). Cette affaire en resta là jusqu'en 1642 lorsque, après quelques ratés, Maisonneuve entreprit de construire Ville-Marie sur l'île de Montréal. Avec une présence française maintenant assurée, les bandes algonquines de l'Outaouais devinrent intéressées à s'installer sur l'île. Vimont était optimiste. Dans sa relation de 1642-1643, il prévoyait que « dans peu d'années les Sauvages se rangeront à Ville-Marie en beaucoup plus grand nombre qu'ils ne sont à Sillery [Québec] ». Il ajoute qu'ils « ne cherchent que rendez-vous assuré » et anticipe « quand bien les Mataouachkariniens, Onontchataronons, Kinonchepirini, 8e8eskariniens, ceux de l'Isle, et autres, [qui] s'unissent icy [à la mission algonquienne Sainte-Élisabeth] l'hiver proche des Hurons [Arhendaronons] iroient à Mont-Royal » (JR 24 : 269).

Les sources documentaires primaires ne font pas mention des Quenongebins, à l'exception du récit du voyage et de la carte de 1613 de Champlain. Sur ce dernier document (carte 2), ils apparaissent là où les symboles pour les Quenongebins et les Oueskarinis (Weskarinis) sont inversés, ce qui contredit ainsi le récit de voyage de la même année. Cependant, une

possibilité intéressante apparaît, si on considère la rencontre entre Champlain et un équipage de canot quenongebin près de l'embouchure de la rivière de la Petite Nation, juste au sud du territoire où il a localisé les Ouescharinys (Weskarinis, Petite Nation) – que d'autres sources plus récentes localisent à la tête des rivières Rouge, du Lièvre et Petite Nation. Il est possible que les Quenongebins aient été un sous-groupe des Ouescharinys, lesquels occupaient des vallées adjacentes, selon le mode de distribution des bandes algonquines sur le territoire. Il est aussi possible qu'une troisième bande, non nommée, ait également partagé ces trois vallées.

On peut comprendre pourquoi les bandes algonquines de l'Outaouais auraient pu désirer la protection des Français, lorsqu'on fait un bref aperçu des attaques des Iroquois de l'Est, Mohawks et Oneidas, contre les Algonquins et en particulier les Onontchataronons. Les hostilités entre les Algonquins et les Iroquois de l'Est avaient déjà cours en 1603 lorsque Champlain débarqua à Tadoussac et fut témoin de la célébration d'une récente victoire de guerriers montagnais, etchemins et algonquins sur des Iroquois, probablement des Mohawks. Dans les années 1620, le trafic des Français qui voyageaient sur l'Outaouais, vers ou en provenance de la Huronie, avait quelque peu tempéré les raids iroquois et, en 1634, un traité signé avec les Mohawks permit de réouvrir cette route à la libre circulation. Cette paix fut compromise par le massacre d'une troupe de Kichesipirinis qui, profitant de la trêve, s'était aventurée en territoire mohawk. En 1637, les Mohawks attaquèrent les Onontchataronons. En juin 1638, des Algonquins dirigés par Iroquet mirent en déroute une troupe de guerriers iroquois au lac Saint-Louis (JR 12 : 181) et plus tard, en août, une expédition formée d'Algonquins et d'Hurons infligea la défaite à une troupe oneida (JR 17 : 63-71). Au début des années 1640, les tribus iroquoises purent obtenir des Hollandais grandes quantités de fusils, ce qui leur donna un avantage écrasant sur les Algonquins. En 1641, les attaques des Mohawks contre les Kichesipirinis, les Onontchataronons et les Weskarinis ou Petite Nation forcèrent ces bandes à se réfugier chez les Hurons, à la mission Saint-Jean-Baptiste (JR 22 : 249, 253 ; 26 : 301). D'autres Kichesipirinis, Petite Nation, Onontchataronons et Oukotomes choisirent plutôt d'hiverner à la mission La Conception de Trois-Rivières (hiver de 1640-1641) [JR 20 : 259]. Au cours de 1642 et de 1643, les Mohawks continuèrent de s'acharner sur les Kichesipirinis, forçant ceux-ci à aller trouver refuge à Trois-Rivières (JR 24 : 237-245). Pendant la même période, les Mohawks réussirent à chasser les Onontchataronons de leur territoire situé entre l'Outaouais et le fleuve Saint-Laurent, au sud de l'île Morrison (JR 18 : 229 ; 22 : 293, 127, 249-250, 305 ; 25 : 105-115). L'axe des rivières Cataraqui et Rideau avait été utilisé pendant longtemps par les guerriers iroquois comme voie de pénétration vers l'Outaouais (Biggar 1925, 2 : 266-268 ; 1932, 4 : 221). Toutes ces hostilités provoquèrent l'augmentation du nombre d'Algonquins qui hivernèrent avec les Hurons pour des raisons de sécurité. En 1640, les Onontchataronons qui hivernaient à la mission Saint-Jean-Baptiste des Hurons arendharonons occupaient quinze maisons (JR 21 : 247). Après les raids iroquois de 1642 qui se poursuivirent pendant l'hiver de 1642-1643, les réfugiés onontchataronons et kichesipirinis vinrent tellement gonfler le nombre d'Algonquins à la mission Saint-Jean-Baptiste, qu'il fut nécessaire de construire une nouvelle mission, appelée par les jésuites Sainte-Élisabeth, parmi les Atrontraronons (JR 27 : 37), uniquement pour accommoder des Algonquins de la vallée de l'Outaouais (JR 18 : 245 ; 20 : 21 ; 26 : 301-307 ; 27 : 37,

41, 55). À la suite de la fondation de Ville-Marie en 1642, quelques bandes algonquines déménagèrent sur l'île de Montréal. Jérôme Lalemant écrivit dans ses relations de 1645-1646 et de 1647 que « Depuis la paix [de 1645] faite entre les Annierronnons [Mohawks], les François et leurs Alliez, il s'est trouvé pour l'ordinaire quelques-uns de toutes ces nations [algonquines] à Montréal » incluant les Onontchataronons, les Nipisiriniens, les Mata8chkairini8ck, les Sagachiganirini8ek, les Kin8chebiirini8ek, et plusieurs autres (JR 29 : 145-147 ; 31 : 281). Cette paix eut comme résultat l'abandon des Algonquins non chrétiens par les Français (JR 27 : 247-305 ; 28 : 149-151). Aussi tardivement qu'en 1645, certains membres des Mataouchkarinis, Kichesipirinis et Onontchataronons dirigés par les chefs Makatewanakisitch, Teswehat et Tawichkaron, n'avaient pas encore transporté leurs pénates à Ville-Marie, même s'ils avaient prévu de le faire (JR 29 : 145-147 ; 31 : 281). D'autres bandes s'étaient réfugiées plus en amont sur l'Outaouais pour fuir les Iroquois (JR 18 : 245 ; 22 : 93, 127, 249 ; 25 : 105-115).

Cette hésitation de la part des Algonquins à émigrer en masse à Ville-Marie pour échapper aux Iroquois en 1642 indique qu'ils désiraient demeurer dans leurs territoires traditionnels de chasse le plus longtemps possible, malgré une menace iroquoise bien réelle. Les Kichesipirinis de l'île aux Allumettes auraient certainement hésité à abandonner leur position stratégique et le privilège de percevoir des péages qui ne cessaient d'augmenter à mesure que s'intensifiait le commerce entre les Hurons et les Français. D'un autre côté, les intérêts des Français seraient mieux servis si les Kichesipirinis se réfugiaient à Ville-Marie, abandonnant ainsi l'axe de l'Outaouais désormais libéré de droits de passage.

Sources cartographiques

La carte manuscrite de Claude de l'Isle de 1690, est entièrement dérivée d'informations fournies par les jésuites. Il s'agit de la seule carte qui utilise les mêmes noms de bandes algonquines que le père Le Jeune en 1640. De l'Isle fait l'équivalence entre le nom « Ounountchatarounongak » (Le Jeune l'appelle « Ountchatarounonga » dans JR 18 : 229) et le terme iroquoien « Onontchataronons ». Il localise cette bande au sud de la rivière des Outaouais, juste à l'est de l'axe Cataraqui-Rideau, et au sud de l'île aux Allumettes où Le Jeune l'avait située (JR 18 : 229). Elle se trouve loin de la légende cartographique de la bande des Ouaouechkairinioueks ou Petite Nation (Le Jeune l'appelle « Ouaouechkairini ») localisée au nord du cours inférieur de l'Outaouais. D'après les informations fournies par de l'Isle, il est clair que ces deux bandes étaient distinctes et qu'elles ne vivaient pas sur le même territoire. Tel que nous l'avons vu, la légende inscrite par de l'Isle se lit comme suit : « OUNOUNTCHATAROUNONGAK ou ONONTCHATARONONS Algonquins ou Nation d'Iroquet anciens habitants de Montreal entre la R. Des prairies et celle de St. Lawrens 1 on pays au Nord du Lac ». Cette association entre les Onontchataronons et l'île de Montréal concorde avec la relation de 1645-1646 du père Jérôme Lalemant qui dit : « Les Onontchataronons, dont les ancêtres ont autrefois habité l'Isle de Montreal, et qui semblent avoir quelque désir de la reprendre pour leur pais... » (JR 29 : 147) Cependant, dans sa relation de 1637, Le Jeune explique que c'étaient les « Sauvages de l'Isle », les Kichesipirinis, et non les Onontchataronons, qui avaient déjà vécu près de la montagne jusqu'à ce qu'ils en soient chassés par leurs ennemis (JR 12 : 133). La légende concernant la Petite Nation sur la carte de De l'Isle réitère l'information selon laquelle les Hurons connaissaient

cette bande sous l'appellation de « Quionontateron », perpétuant ainsi l'identification huronne de Sagard en 1624 (Wrong 1939 : 263), laquelle fut reprise sur les cartes de Bourdon, de Sanson et de Bressani. Cette légende cartographique démontre de façon éloquente que l'information apparaissant sur la carte de 1690 de De l'Isle est dérivée d'autres sources.

Indices linguistiques

À travers toute cette discussion, il serait prudent de garder à l'esprit l'incapacité des premiers chroniqueurs et des cartographes à enregistrer de façon cohérente les langues autochtones et en particulier la langue huronne. On ne devrait pas non plus sous-estimer la pratique courante qu'avaient les Hurons de transposer dans leur langue les termes étrangers. Les Hurons pratiquaient aussi une forme « d'ethno-étymologie* » en remplaçant les phonèmes algonquins par des phonèmes hurons plus familiers, ou par l'ajout de morphèmes hurons, cette partie du mot donnant sa signification (Steckley 1990 : 19). On peut donner comme exemple l'apposition, à un nom algonquin, du suffixe « ronon » faisant référence à la population, comme dans « Onontchataronon ». Néanmoins, même lorsqu'une modification linguistique huronne n'est pas la traduction littérale de l'algonquin, elle peut avoir une signification particulière en huron.

Quelques épellations du terme iroquoien-huron « Onontchataronon », qui remplace le terme algonquin « Ountchatarounounga », comportent la racine « ononta » qui veut dire 'montagne', 'colline' ou 'escarpement'. Associé au suffixe huron « ronon », qui signifie 'les gens', on a interprété le terme huron « Onontchataronon » comme voulant dire 'les gens des collines' (de la montagne ou de l'escarpement) [Robinson 1942]. Cette interprétation a longtemps prévalu. On en affecterait la plausibilité si, pour obtenir une confirmation empirique, l'on mettait en relief la proposition non démontrée que les Onontchataronons avaient un jour vécu près de la montagne sur l'île de Montréal et qu'on passait sous silence les informations de Le Jeune selon lesquelles ce sont les Kichesipirinis qui vivaient sur l'île de Montréal (JR 12 : 133) et que les Onontchataronons vivaient au sud de ceux-ci (JR 18 : 229).

La signification linguistique des noms hurons donnés aux Algonquins ountchatarounoungas et ouescharinis justifie une examen plus approfondi. Les sources primaires identifient invariablement la Petite Nation, qui vivait au nord du cours inférieur de l'Outaouais, par le terme huron signifiant 'les gens qui vivaient près d'une montagne' (Steckley 1990 : 22) ou 'les gens de la montagne'. En 1624, Sagard utilisa le nom « Queunontatetonon » (Wrong 1939 : 71, 158, 198-199, 263) et, en 1641, Bourdon utilisa la variante « Khionontatetonon » (carte 3). Sanson utilisa l'orthographe de Sagard en utilisant « Quionontateronon » sur sa carte de 1656 et inscrivit l'abréviation « Quionontater » sur celle de 1657 (cartes 5 et 6). Bressani identifia ce groupe par le terme « tionontate pop. » sur sa carte de 1657 (carte 4). Il y a aussi de nombreux exemples de termes algonquins pour désigner la Petite Nation. Champlain nomma ce groupe « Ouescharini » dans son récit de voyage de 1613 (Biggar 1925, 2 : 266 ; 1932, 4 : 165, 198) et il le localisa par erreur sur la rivière Mattawa en utilisant le nom « Oueschariny » sur sa carte de 1613 (carte 2). En 1640, Le Jeune les identifie sous le nom de « Ouaouechkairini » (JR 18 : 229).

En 1609, Champlain identifia une autre bande algonquine de l'Outaouais en lui donnant le nom de son chef, Iroquet. Le

nom huron de cette bande était « Ounatchataronon » (Wrong 1939 : 263 ; JR 20 : 259) qui est habituellement rendu par « Onontchataronon » dans les sources documentaires primaires (par ex. JR 21 : 117 ; 24 : 269 ; 29 : 145-147). Ce nom a aussi été interprété comme voulant dire 'les gens des collines' (Robinson 1942). Les « Tovehiaronon » sur la carte de 1641 de Bourdon, les « Tonthrataronon » et les « Tonthatar » sur celles de 1656 et de 1657 de Sanson sont des variantes d'« Onontchataronon » et peuvent aussi vouloir dire 'gens des collines'. D'un autre côté, la désignation algonquine des Onontchataronons est, selon Le Jeune en 1640, « Ountchatarounounga » (JR 18 : 229) et parfois « Oounontchatarounoungak » (JR 44 : 251).

Une tribu iroquoienne connue par les Français sous le nom de Petuns, qui vivait au pied de l'escarpement du Niagara près de la baie Georgienne, était appelée « Khionontatehronon » par les Hurons, ce qui veut dire aussi 'les gens des collines' (Garrad et Heidenreich 1978 : 396). Par conséquent, Steckley a proposé, selon une logique impeccable, que le nom « Khionontatetonon » et sa variante « Khionontatehronon » sont des termes descriptifs pouvant s'appliquer aussi bien au pays des Petuns, situé au pied de l'escarpement du Niagara près de Collingwood en Ontario, qu'au territoire de la Petite Nation se trouvant au bas de l'escarpement laurentien dans la partie aval de la vallée de l'Outaouais (Steckley 1990 : 22). Les Onontchataronons, cette autre bande algonquine que les Hurons appelaient aussi « les gens des collines », peuvent être ajoutés à cette liste.

Il y a cependant de la confusion lorsque l'on tente d'assimiler et, parfois, de localiser au même endroit les Onontchataronons et les Khionontatetonons ou Petite Nation, simplement parce que ces bandes ont en commun un nom huron qui les décrit comme « les gens des collines ». Rappelons que Champlain avait localisé les premiers sur l'Outaouais, à quatre-vingt lieues en amont des rapides de Lachine, et Le Jeune, au sud de l'île Morrison, alors que les seconds se trouvaient au nord du cours inférieur de l'Outaouais. Cette distinction linguistique est confirmée par les sources documentaires et cartographiques présentées plus haut. Il est évident qu'aucune de ces deux bandes algonquines de l'Outaouais ne peut être assimilée avec la tribu iroquoienne des Petuns simplement parce qu'eux aussi étaient désignés par les Hurons comme « gens des collines » par leur nom Khionontatehronons ou Tionnontatehronons.

Données archéologiques

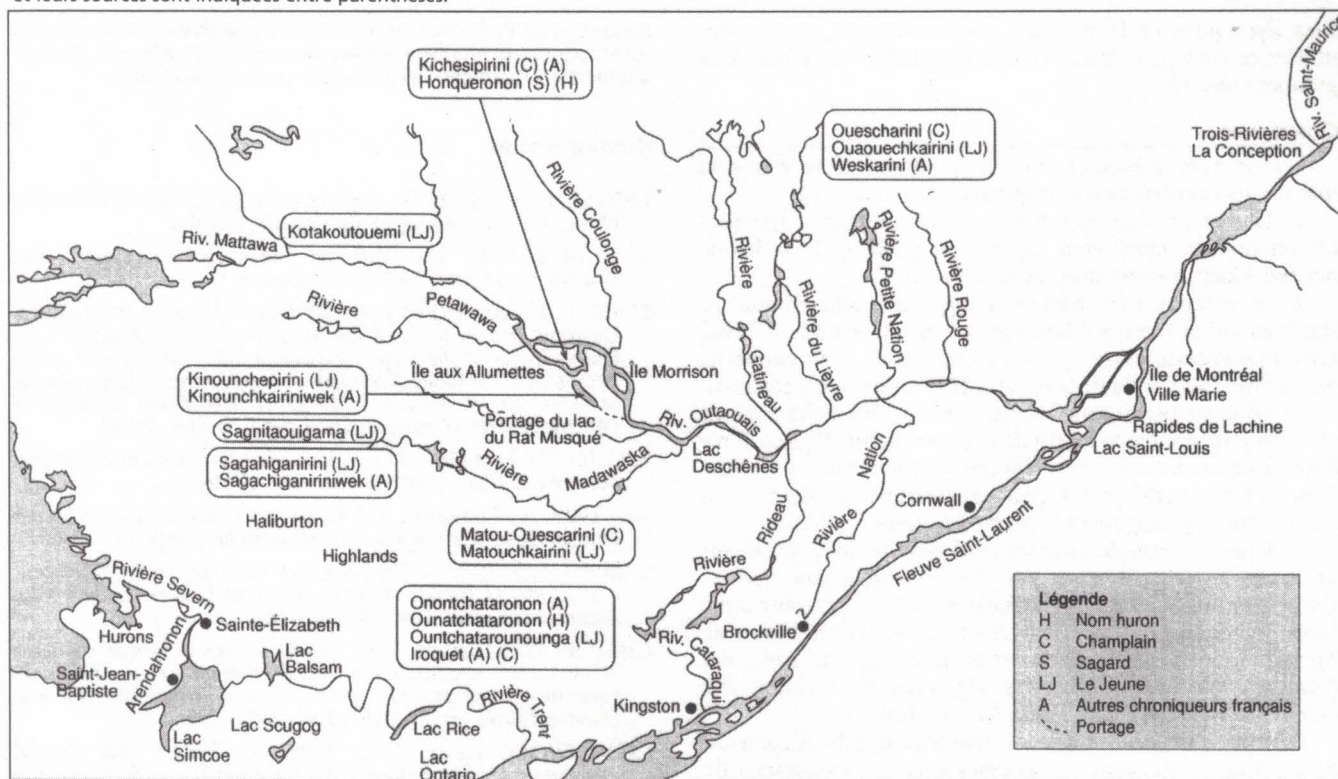
Certains ont prétendu que quelques bandes algonquines, incluant les Onontchataronons, avaient déjà résidé sur l'île de Montréal avant 1640. Si les Iroquoiens du Saint-Laurent, les Hochelagiens inclus, étaient associés à ces bandes en tant qu'amis ou ennemis, on pourrait s'attendre à retrouver dans les assemblages archéologiques algonquins du matériel typique des Iroquoiens, en particulier de la poterie (Pendegast 1966 ; Wintemberg 1936). Réciproquement, cette même association serait perçue si l'on retrouvait des objets algonquins, en particulier des outils lithiques, sur des sites iroquoiens du Saint-Laurent, notamment sur le site Dawson dans le centre-ville de Montréal, qui pourrait bien être le site d'Hochelaga (Pendegast et Trigger 1972). Malheureusement, aucun site attribuable aux bandes algonquines de l'Outaouais n'a encore été trouvé sur l'île de Montréal, ceci nous empêchant de vérifier ces hypothèses.

Des sites algonquins, localisés sur les rivières Petawawa et Madawaska, au sud de l'Outaouais, ont été fouillés (Michell et al. 1970 ; Mitchell 1975 ; Von Gernet, comm. pers. 1993). D'autres ont été localisés sur la rivière Coulonge, au nord de

* [N.d.T.] Traduction libre de l'anglais *folk etymology*, selon la suggestion de José Mailhot.

Carte 7

Carte montrant la répartition probable des bandes algonquines de l'Outaouais vers 1630. Les variantes d'appellation sont énumérées, et leurs sources sont indiquées entre parenthèses.



l'Outaouais (Pendergast, observation personnelle 1991). La situation de ces sites en contexte riverain, leur apparente nature saisonnière et la composition des assemblages archéologiques justifient de les distinguer culturellement des sites hurons, à l'exception de la poterie qu'on ne peut différencier de la céramique huronne de cette époque (MacNeish 1952). Mitchel *et al.* (1970) et Mitchell (1975) ont souligné les difficultés qu'ils ont éprouvées en tentant d'utiliser la typologie des bords de vases pour classer les sites de la rivière Petawawa selon les différentes bandes algonquines. Von Gernet (1993) a connu les mêmes difficultés avec la céramique du site Highland Lake, au sud de l'Outaouais, et Pendergast (observation personnelle 1989) s'est buté aux mêmes obstacles avec un assemblage provenant d'un site kichesipirini possible sur la rivière Coulonge, au nord de l'Outaouais. Une analyse comparative perspicace de l'ensemble des assemblages algonquins sera nécessaire si l'on veut arriver à bien distinguer les sites algonquins des sites hurons dans cette région (Wright 1972 : 91-97). Cette difficulté serait due en grande partie à l'association étroite entre les bandes algonquines de l'Outaouais et les groupes de la Confédération huronne, particulièrement les Arendahronons, comme l'ont remarqué si souvent les premiers chroniqueurs et les jésuites.

Par ailleurs, une présence iroquoise du Saint-Laurent dans des sites archéologiques hurons peut être facilement identifiée grâce à la présence de poterie caractéristique de ce premier groupe culturel. Ainsi, Warrick (1990 : 337) a démontré une telle présence, amicale ou hostile, qui couvre la période entre 1420 et 1600 ap. J.-C. Latta (1976 : 327, 362, 397) a quant à elle pu identifier de la poterie iroquoise du Saint-Laurent sur des sites hurons de la période historique, pour l'intervalle de 1615 à 1649 ap. J.-C., bien après que les derniers captifs ou réfugiés iroquoiens du Saint-Laurent se soient installés en

Huronie vers 1580 ap. J.-C. La persistance de cette poterie dans des sites hurons longtemps après la dispersion des Iroquoiens du Saint-Laurent vers 1580, est une indication que des traits culturels de ce groupe, et en particulier la poterie, auraient pu se perpétuer longtemps dans des établissements des Algonquins de l'Outaouais, si des femmes iroquoiennes avaient été présentes dans ces bandes algonquines. Or, cela n'est toujours pas corroboré par l'archéologie.

L'absence de matériel typique des Iroquoiens du Saint-Laurent sur des sites archéologiques algonquins pourrait signifier qu'il n'y eut pas d'association entre ces deux groupes culturels. Il est possible aussi qu'au moment où les Iroquoiens du Saint-Laurent étaient présents dans le haut Saint-Laurent avant 1580, les bandes algonquines n'occupaient pas encore les territoires outaouais où les Français les ont rencontrés pour la première fois en 1610. Il faudra davantage de recherche archéologique avant de pouvoir évaluer ces hypothèses et leurs corollaires. Il faudra voir, par exemple, s'il sera possible d'identifier du matériel archéologique typique des Algonquins, dans la collection du site de la mission Sainte-Élisabeth où plusieurs Algonquins trouvèrent refuge près des Hurons arendahronons en 1632.

Nous avons déjà mentionné qu'un type de poterie à parement court décorée d'impressions (fig. 1), présente sur des sites iroquoiens du Saint-Laurent, pourrait être attribuable à une bande algonquine qui était située dans la région de la rivière South Nation (Pendergast 1996 : 57). Les plus grandes fréquences de cette poterie se trouvent dans des sites villageois iroquoiens du Saint-Laurent de la région de Prescott et de Summerstown. Bien que ces villages soient adjacents à la tête de la rivière South Nation, bassin hydrographique dans lequel certains chercheurs ont localisé les Onontchataronons (Day et Trigger 1978), cette poterie n'a pas encore été trouvée sur des

sites algonquins de l'Outaouais. Par conséquent, on ne peut utiliser ce trait pour indiquer une association entre ces deux groupes culturels.

CONCLUSION

Les sources primaires nous apprennent trois éléments importants concernant les Onontchatarounongas :

1. La bande algonquine ountchatarounonga (iroquet ou onontchataronon) était séparée et distincte de la bande ouaouechkairini (weskarini, Petite Nation).

2. Le territoire ountchatarounonga (onontchataronon) se situait au sud de l'île aux Allumettes et était adjacent à l'axe fluvial Cataract-Rideau, avant que les membres de cette bande ne soient dispersés par les Iroquois vers 1640. Il n'y a présentement aucune donnée permettant de croire que les Onontchataronons aient un jour occupé le bassin de la rivière South Nation. Il n'y a pas de raison de penser non plus que les Ountchatarounongas (Onontchataronons) et les Ouaoeuchkairinis (Weskarinis ou Petite Nation) partageaient le même territoire.

3. À part le texte de Lalemant qui raconte des événements ultérieurs à 1642, il n'y a pas d'indices suggérant que les Ountchatarounongas (Onontchataronons) ou que toute autre bande algonquine de l'Outaouais aient vécu sur l'île de Montréal. Après la fondation de Ville-Marie au printemps de 1642, des membres de quelques bandes algonquines, incluant des Onontchataronons, s'installèrent à cet endroit.

L'absence d'indices convaincants montrant que des Algonquins de l'Outaouais auraient été associés avec les Iroquoiens du Saint-Laurent avant la dispersion de ces derniers vers 1580 ap. J.-C., soulève l'hypothèse que les bandes algonquines rencontrées par Champlain ne se seraient trouvées dans leur territoire de l'Outaouais qu'après cette date. Plus de soixante ans plus tard, en 1642, Vimont suggère que des Iroquoiens auraient pu être assimilés par les Algonquins qui vivaient dans la vallée de l'Outaouais au XVII^e siècle. Cette idée est infirmée par une autre information de Vimont révélant que ce sont deux chefs algonquins qui avaient prétendu avoir vécu autrefois sur l'île de Montréal. Par ailleurs, les informations données par Vimont ne prouvent pas que les bandes algonquines étaient présentes dans la vallée de l'Outaouais à l'époque où les Iroquoiens du Saint-Laurent occupaient leur territoire du haut Saint-Laurent. Cette dernière éventualité sera un incitatif à d'autres recherches archéologiques afin de vérifier l'hypothèse selon laquelle les bandes algonquines ne seraient arrivées dans l'Outaouais qu'à la fin du XVI^e siècle.

Note

1. Néanmoins, afin que le lecteur puisse apprécier la portée et la valeur des interprétations tirées des sources primaires discutées ici, il devrait lire, en même temps que notre article, les études suivantes : Trigger 1972 : 77-78, 1976 : 225-226, *passim* ; Day et Trigger 1978 : 793 ; Chapdelaine 1993 : 177-187 ; Heidenreich 1971 : carte 24 ; Kennedy 1970 ; Savard 1996 ; Ratelle 1994 ; Clément 1996 ; Viau 1987.

Remerciements

Je voudrais exprimer ma gratitude envers Roland Tremblay qui a organisé le symposium sur l'identité culturelle dans le cadre du colloque de l'Association des archéologues du Québec tenu à Hull en 1997 ; il m'a ainsi permis de traiter d'un groupe amérindien souvent négligé. Je le remercie également, ainsi que les deux lecteurs

anonymes de *Recherches amérindiennes au Québec*, pour leurs commentaires sur la première version de ce texte. Finalement, je tiens à remercier fortement Pierre Dumais pour la traduction.

Ouvrages cités

- BIGGAR, H. P., éd., 1924 : *Voyages of Jacques Cartier*. Publication n° 11, Archives publiques du Canada, Ottawa.
- , 1922-1936 : *The Works of Samuel de Champlain*. The Champlain Society, Toronto, 6 volumes.
- BLAIR, E. H., éd., 1911 : « Nicolas Perrot's Memoir on Manners, Customs and Religion of the Savages of North America », in *Indian Tribes of the Upper Mississippi Valley and Region of the Great Lakes*. 2 volumes, Cleveland. [Originalement publié comme *Memoire sur les moeurs, costumes et religion des sauvages de l'Amerique septentrionale* en 1864 par J. Tailhan, Paris].
- BRUMBACH, Hetty-Jo, 1975 : « Iroquoian Ceramics in Algonquin Territory ». *Man in the Northeast* 10 : 17-28.
- , 1995 : « Algonquian and Iroquoian Ceramics in the Upper Hudson River Drainage ». *Northeast Anthropology* 49 : 55-66.
- CAMPISI, Jack, 1978 : « Oneida », in B.G. Trigger (éd.), *Northeast*, vol. 15 du *Handbook of North American Indians*, p. 481-490. Smithsonian Institution, Washington.
- CHAPDELAINE, Claude, 1993 : « Algonquins et Iroquoiens dans l'Outaouais : Acculturation ou confrontation », in *Traces du passé, images du présent : anthropologie amérindienne du Nord-Ouest québécois*, p. 177-187. Rouyn-Noranda.
- CHARLEVOIX, Pierre F. X., 1866-72 : *History and General Description of New France*. J. G. Shea (éd.), Loyola University Press, Chicago, 6 vol.
- , 1923 : *Journal of a Voyage to North America*. E.P. Kellogg (éd.), The Caxton Club, Chicago, 2 vol.
- CLÉMENT, Daniel, éd., 1996 : *The Algonquins*. Musée canadien des civilisations, Collection Mercure, Service canadien d'ethnologie, 130, Ottawa. [Publié en français en 1993 sous le titre « Les Algonquins », *Recherches amérindiennes au Québec* XXIII, 2-3].
- DAY, Gordon M., et Bruce G. TRIGGER, 1978 : « Algonquin », in Bruce G. Trigger, éd., *Northeast*, vol. 15 du *Handbook of North American Indians*, p. 792-797. Smithsonian Institution, Washington.
- GARRAD, Charles, et Conrad HEIDENREICH, 1978 : « Khionontateronon (Petun) », in B. G. Trigger (éd.), *Northeast*, vol. 15 du *Handbook of North American Indians*, p. 394-397. Smithsonian Institution, Washington.
- GRANT, W. L., éd., 1907-1914 : *Marc Lescarbot's History of New France*. The Champlain Society, Toronto, 3 vol.
- HAMELIN, Jean, 1966 : « Jean Nicollet de Belleborne », in George W. Brown, éd., *Dictionary of Canadian Biography*, vol. 1 : 1000-1700, p. 516-518. University of Toronto Press, Toronto.
- HEIDENREICH, Conrad E., 1971 : *Huronian : A History and Geography of the Huron Indians 1600-1650*. McClelland and Stewart Limited.
- , 1978a : « Seventeenth Century Maps of the Great Lakes; An Overview and Procedures for Analysis ». *Archivaria* 6 : 83-112.
- , 1978b : « Some General Observations on Canadian 17th Century Maps as Travel Literature ». *University of Ottawa Quarterly* 48(1-2) : 6-11.
- , 1988 : « An Analysis of the 17th Century Map "Nouvelle France" ». *Cartographica* 25(3) : 67-111.
- JAENEN, Cornelius J., 1996 : *The French Regime in the Upper Country of Canada During the Seventeenth Century*. The Champlain Society, Toronto.
- JOHNSON, Eric, et James W. BRADLEY, 1987 : « The Bark Wigwams Site ». *Man in the Northeast* 33 : 1-26.

- JR, voir THWAITES 1896-1901
- JURGENS, Olga, 1966 : « Étienne Brûlé », in George W. Brown (éd.), *Dictionary of Canadian Biography*, vol. 1 (1000-1700), p. 130-133. University of Toronto Press, Toronto.
- JURY, Elsie McLeod, 1966 : « Tessouat (Le Borgne de l'Isle) ». *Dictionary of Canadian Biography*, vol. 1 (1000-1700), p. 639, University of Toronto Press, Toronto.
- KELLOGG, L. P., éd., 1923 : *Pierre F-X. Charlevoix's Journal of a Voyage to North America*. Chicago, 2 vol. [Originalement publié en français en 1744].
- KENNEDY, Clyde C., 1970 : *The Upper Ottawa Valley*. Renfrew County Council, Pembroke.
- LAGARDE, Pierrette, 1987 : « Le formation des noms de peuples et de bourgades en huron », in L. Campeau, éd., *La mission des jésuites chez les Hurons, 1634-1650*, p. 375-450. Bellarmin, Montréal et Rome.
- LA POTHERIE, Claude Bacqueville de, 1753 : *Histoire de l'Amérique septentrionale*. Paris, 4 vol.
- LATTA, Martha, 1976 : « The Iroquoian cultures of Huronia: a study of acculturation through archaeology ». Thèse de doctorat, Université de Toronto, Toronto.
- MacNEISH, Richard S., 1952 : *Iroquois Pottery Types: A Technique for the Study of Iroquois Prehistory*. National Museum of Canada, Bulletin 124, Ottawa.
- MITCHELL, Barry M., 1975 : « Late Ceramics in Central Eastern Ontario: Iroquois or Algonquin ? » *Ontario Archaeology* 25 : 61-77.
- MITCHELL, B.M., D. A. CROFT, P. J. BUTLER et R. J. CAWTHORN, 1970 : « The Petawawa Small Sites Report ». *Ontario Archaeology* 15 : 20-53.
- PENDERGAST, James F., 1966 : *Three Prehistoric Iroquois Components in Eastern Ontario*. Bulletin 208, Anthropology Series 73, National Museum of Canada, Ottawa.
- , 1991 : « The Massawomeck : Raiders and Traders into the Chesapeake Bay in the Seventeenth Century ». *Transactions of the American Philosophical Society* 81(2), Philadelphie.
- , 1996 : « Problem Orientation for St. Lawrence Iroquoian Archaeological Research », in Christopher Linden et Edward C. Curtin (éd.), *A Northern Millenium History and Archaeology for Robert E. Funk*, *Journal of Middle Atlantic Archaeology* 12 : 53-60. [Réimpression dans *The Ottawa Archaeologist* 23(5), 1996 : 2-8].
- PENDERGAST, James F., et Bruce G. TRIGGER : 1972 : *Cartier's Hochelaga and the Dawson Site*. McGill-Queens University Press, Montréal et Kingston.
- PERROT, Nicolas, 1864 : voir Blair 1911.
- POULIOT, Léon, 1966 : « Le Jeune, Paul ». *Dictionary of Canadian Biography*, vol. 1, (1000-1700). University of Toronto, Toronto.
- PROVOST, Honorius, 1966 : « Vimont, Barthélemy ». *Dictionary of Canadian Biography*, vol. 1, (1000-1700), University of Toronto, Toronto.
- RATELLE, Maurice, 1994 : « La Localisation les Algonquins de 1534 à 1650 ». *Recherches amérindiennes au Québec* 23(2-3) : 25-38. [Publié en anglais dans Clément 1996 : 41-68].
- RHODES, Richard, 1985 : *Eastern Ojibwa - Chippewa - Ottawa*. Dictionary. Mouton, New York.
- RHODES, Richard, et Evelyn M. TODD, 1981 : « Subarctic Algonquin Languages », in June Helm éd., *Subarctic*, vol. 6 du *Handbook of North American Indians*, p. 52-66. Smithsonian Institution, Washington.
- ROBINSON, Percy J., 1942 : « The Origin of the Name Hochelaga ». *The Canadian Historical Review* 23 : 295-296.
- SAGARD, Gabriel, 1966 : *Histoire du Canada et Voyages que les Frères Mineurs Recollets y ont faits pour la conversion des Infidèles depuis l'an 1615, avec un dictionnaire de la langue hurone* (1636). Paris, Edwin Toss.
- SAVARD, Rémi, 1996 : *L'Algonquin Tessouat et la fondation de Montréal*. Éditions de l'Hexagone, Montréal.
- SHEA, John G., éd., 1866-1872 : *Pierre F-X. Charlevoix's History and General Description of New France*. New York. [Réimpression, 1962, Loyola University Press, Chicago, 6 vol.].
- SPECK, Frank G., 1915 : *Family Hunting Territories and Social Life of Various Algonquin Bands of the Ottawa River*. Canada Department of Mines, Memoir 70, n° 8, Anthropological Series.
- STECKLEY, John, 1990 : « The Early Map "Nouvelle France" : A Linguistic Analysis. » *Ontario Archaeology* 51 : 17-29.
- THWAITES, Reuben G., 1896-1901 : *Jesuit Relations and Allied Documents*. Cleveland, 73 vol. (Les références dans le texte utilisent l'abréviation JR avec le numéro de volume et les pages)
- TRIGGER, Bruce G., 1972 : « The Problem of the Onontchataronon », in James F. Pendergast et Bruce G. Trigger, *Cartier's Hochelaga and the Dawson Site*, McGill - Queens University Press, Montréal/London, p. 77-80.
- , 1976 : *The Children of the Aataentsic : A History of the Huron People to 1660*. McGill - Queens University Press, Kingston et Montréal.
- TRUDEL, Marcel, 1966 : « Nicolas Vignau », in George W. Brown (éd.), *Dictionary of Canadian Biography*, vol. 1, (1000-1700), p. 662-663. University of Toronto Press, Toronto.
- VACHON, André, 1966 : « Nicolas Marsolet de Saint-Aignan », in George W. Brown (éd.), *Dictionary of Canadian Biography*, vol. 1, (1000-1700), p. 493-495. University of Toronto Press, Toronto.
- VIAU, R., 1987 : *Les Dieux de la terre : Histoire des Algonquins de l'Outaouais*. Manuscrit, Direction régionale de l'Outaouais du ministère des Affaires culturelles, Hull.
- VON GERNET, Alexander, 1993 : « Archaeological Investigations at Highland Lake : 1991 Field Season ». *Third Annual Archaeological Report, Ontario 1992* : 74-79.
- WARRICK, Gary A., 1990 : *A Population History of the Huron-Petun, A.D. 900-1650*. Thèse de doctorat, département d'anthropologie, Université McGill, Montréal.
- WINTERBERG, William J., 1936 : *The Roebuck Prehistoric Village Site, Grenville County, Ontario*. Bulletin 83, National Museum of Canada, Ottawa.
- WRIGHT, J.V., 1972 : *Ontario Prehistory - An Eleven-thousand-year Archaeological Outline*. Archaeological Survey of Canada, National Museum of Man, Ottawa.
- WRONG, George M., 1939 : *The Long Journey to the Country of the Hurons*. The Champlain Society, Toronto.